

comportements sont fondés sur les émotions des autres («Je veux que mon ami se sente bien»), la réciprocité («Elle me prête ses jouets») et l'égalité («On devrait tous avoir la même chose»). Ils découvrent ces notions à travers la confrontation avec leurs semblables au cours du jeu. Ils apprennent notamment que, sans justice, les jeux finissent toujours mal.

Aucune des trois théories classiques n'explique complètement le développement, ni le comportement moral, car elles négligent la personnalité et l'engagement de l'enfant. Aujourd'hui, les psychologues étudient comment les enfants vivent ou non à la hauteur de leurs idéaux.

Mes collègues et moi-même avons étudié comment les enfants luttent contre la tentation. Nous avons demandé à des groupes de quatre enfants de confectionner des bracelets et des colliers avec du fil et des perles. Après les avoir chaleureusement remerciés pour leur travail, nous avons récompensé chaque groupe avec dix bonbons au chocolat. Puis nous leur avons demandé de partager la récompense et nous avons quitté la pièce, les observant à travers un miroir sans tain.

Avant l'expérience, nous avions interrogé chaque enfant sur son idée de l'équité. Nous voulions vérifier si la perspective du vrai chocolat aurait raison de leur sens abstrait du bien et du mal. Nous avons également confronté un groupe contrôle malheureux à un problème identique, en utilisant des rectangles de carton au lieu de chocolat. Afin d'évaluer l'influence de l'âge sur les relations entre la moralité de situation et la moralité hypothétique, nous avons étudié des groupes d'enfants âgés de quatre, de six, de huit et de dix ans.

Les enfants récompensés par du carton ont été presque trois fois plus généreux les uns envers les autres que ceux qui ont reçu du chocolat. Nous en concluons que les idéaux des enfants ont une influence sur leur comportement, mais seulement dans les limites de leur intérêt personnel.

Néanmoins, les idées morales résistent en partie. Par exemple, les enfants qui avaient préconisé des solutions fondées sur le mérite («Celui qui a le mieux travaillé devrait avoir le plus de bonbons») furent ceux qui défendirent le plus souvent le mérite lorsqu'il fallut vraiment partager. Ils ont toutefois été



Bob Daemrich, The Image Works

2. LA PLUPART DES ENFANTS apprennent qu'être honnête évite souvent (pas toujours) les bagarres. Ils grandissent ainsi avec un sens de la morale.

plus prompts à utiliser cet argument lorsqu'ils prétendaient eux-mêmes avoir travaillé plus que les autres. Quand ils ne pouvaient revendiquer un travail supérieur, ils abandonnaient la méritocratie pour l'égalité.

Les enfants ont pourtant rarement renoncé à l'équité. Même avec une conception variable de la justice, ils n'ont pas eu recours à des justifications égoïstes : «Je devrai en avoir plus parce que je suis grand» ou : «Les garçons aiment plus les bonbons que les filles, et je suis un garçon». De tels arguments ont généralement été ceux d'enfants qui avaient déclaré ne croire ni en l'égalité, ni en la méritocratie. Les enfants les plus âgés croyaient plus souvent en l'équité et se tenaient plus souvent à cette idée, même quand elle ne les avantagait pas : les idéaux ont une influence croissante sur la conduite des enfants à mesure qu'ils grandissent.

Faire et bien faire

Cependant, cette évolution n'est pas automatique : les idéaux doivent devenir un élément central de l'identité personnelle. Par exemple, lorsqu'une personne devient capable de vouloir être honnête (après avoir voulu que tout le monde soit honnête), la probabilité qu'elle soit

franche augmente. L'identité morale d'une personne correspond à son utilisation des principes moraux qu'elle invoque pour se définir. L'identité morale détermine non seulement la manière juste d'agir, mais aussi pourquoi agir ainsi. Cette distinction est indispensable à la compréhension de la diversité des comportements moraux. Les idéaux fondamentaux sont largement partagés, mais tous ne les appliquent pas.

La plupart des enfants et des adultes pensent qu'il est mauvais de faire souffrir autrui, mais quelques-uns seulement agissent, par exemple contre la discrimination ethnique au Kosovo en donnant de l'argent ou en prenant l'avion pour les Balkans. Leur inquiétude à propos de la souffrance humaine est centrale dans leur identité et dans les objectifs de leur vie : ils interviennent malgré les risques.

Chez des personnes avec une longue histoire publique de charité ou d'engagement pour les droits de l'homme, nous avons rencontré un haut niveau d'intégration entre l'identité personnelle et les soucis moraux : les individus qui se définissent par leurs objectifs moraux sont plus sensibles aux problèmes moraux dans les événements quotidiens, et ils se sentent plus impliqués dans ces problèmes. Cependant, ces personnalités

exemplaires ne font pas preuve d'un discernement particulier dans leur raisonnement moral : leurs idéaux et leur niveau dans l'échelle de Kohlberg sont identiques à ceux d'individus moins charitables.

La majorité des individus, bien qu'également consciente des problèmes moraux, les considèrent comme extérieurs à leur vie et à leur identité. Ils ne sont pas concernés par les catastrophes dans d'autres pays, tels le Kosovo ou le Rwanda, ni même par des injustices à leur porte. L'inaction n'interfère pas avec leur estime. Contrairement à une hypothèse répandue, leur connaissance morale n'est pas suffisante pour les pousser à l'action morale.

Le développement de l'identité morale prend généralement forme vers la fin de l'enfance, lorsque l'enfant

acquiert la capacité à analyser les personnes – et lui-même – en termes de traits de caractère stables. Pendant l'enfance, les caractères d'auto-identification sont généralement constitués de capacités et d'intérêts en relation avec les activités : «Je suis intelligent», «J'aime la musique». En grandissant, les enfants se définissent de plus en plus par des termes moraux, et ils invoquent souvent des adjectifs tels «équitable», «généreux» ou «honnête».

Certains adolescents se décrivent essentiellement en termes d'objectifs moraux. Selon eux, des buts nobles, tel que s'occuper des autres ou améliorer leur communauté, donnent du sens à leur vie. Daniel Hart et ses collègues de l'Université Rutgers ont montré qu'une forte proportion d'altruistes exemplaires, c'est-à-dire

des adolescents fortement engagés dans le bénévolat, ont une identité fondée sur des systèmes de croyance morale. Pourtant, leurs performances aux tests psychologiques de jugement moral ne sont pas supérieures à la moyenne. Notons que cette étude a été effectuée dans un environnement urbain économiquement défavorisé, chez une population d'adolescents souvent jugée à haut risque et encline à la criminalité.

Selon d'autres études, telle celle des psychologues Hazel Markus, de l'Université Stanford, et Daphné Oyserman, de l'Université du Michigan, l'identité morale est aussi impliquée dans des comportements antisociaux : les jeunes délinquants ont une évaluation d'eux-mêmes immature, particulièrement lorsqu'ils se projettent dans le futur. Ces jeunes ne s'imaginent pas dans des

Les valeurs morales sont-elles universelles ?

L'importance des valeurs partagées pour le développement moral des enfants est au centre des débats actuels en philosophie et en sociologie. Ces valeurs varient-elles selon le lieu et l'époque ? Ou bien existe-t-il des valeurs universelles qui guident le développement moral dans toutes les sociétés ? Richard Shweder et ses collègues de l'Université de Chicago ont étudié des enfants hindous issus de milieux favorisés et des enfants américains.

Les enfants indiens apprennent, très jeunes, à maintenir la tradition, à respecter des règles définies de relations interpersonnelles et à aider les personnes dans le besoin. Pour eux, les manquements à la tradition, tels que manger du bœuf ou appeler son père par son prénom, sont particulièrement répréhensibles. Il leur semble normal qu'un homme fouette un fils dévoyé ou une épouse qui est allée au cinéma sans sa permission.

En revanche, les enfants américains sont orientés vers l'autonomie, la liberté et les droits individuels. Ils sont horrifiés par toute punition corporelle, mais indifférents à des infractions telles que la consommation d'un aliment interdit ou l'usage de mots incorrects.

Par ailleurs, les Indiens et les Américains se différencient de plus en plus à mesure qu'ils grandissent. Tandis que les enfants indiens limitent leurs jugements de valeur aux situations familiales, les adultes les généralisent à un large éventail de conditions sociales. Selon les enfants américains, les standards moraux doivent toujours s'appliquer à tout le monde, tandis que les adultes modifient leurs valeurs en fonction de la situation. Les Indiens naissent relativistes et grandissent universalistes, les Américains font l'inverse.

Les codes moraux des enfants de différentes cultures ont néanmoins des points communs. Les deux groupes d'enfants pensent que la tromperie ou les actes non charitables sont mauvais.



Ils ont également la même répugnance à l'égard du vol, du vandalisme, du mal fait à des victimes innocentes, avec toutefois quelques discordances sur la notion d'innocence. C'est dans le consensus que l'on peut trouver un sens moral universel qui refléterait des valeurs fondamentales communes, telles la bienveillance, l'équité, l'honnêteté, indispensables au maintien des relations humaines dans toutes les sociétés.

D'autres études, non confirmées et effectuées sans groupes témoins, ont indiqué des différences entre les sexes : les filles donneraient plus d'importance aux soins personnels, tandis que les garçons tendraient vers les règles et la justice. Cependant, les différences entre les idéaux masculins et féminins sont rarement détectées aussi bien chez les enfants que chez les adultes, quels que soient leur profes-

sion et leur milieu social. Il y a beaucoup plus de similarités entre les orientations morales masculines et féminines à l'intérieur de n'importe quelle culture qu'entre les orientations masculines ou féminines de cultures différentes.

Pour les différences de génération, des études montrent qu'aujourd'hui les jeunes ont une plus forte probabilité de s'engager dans des comportements antisociaux que ceux de la génération précédente. Selon une enquête de Thomas Achenbach et Catherine Howell, de l'Université du Vermont, les parents et les enseignants rapportent plus de problèmes comportementaux (mentir, tricher) et d'autres menaces à un développement sain (dépression, retrait sur soi) en 1989 qu'en 1976. Cependant, 13 ans ne représentent qu'une courte période (les chercheurs mettent à jour leur enquête) : les changements observés ne reflètent peut-être qu'un problème passager, par exemple une éducation trop permissive, plutôt qu'une tendance durable.